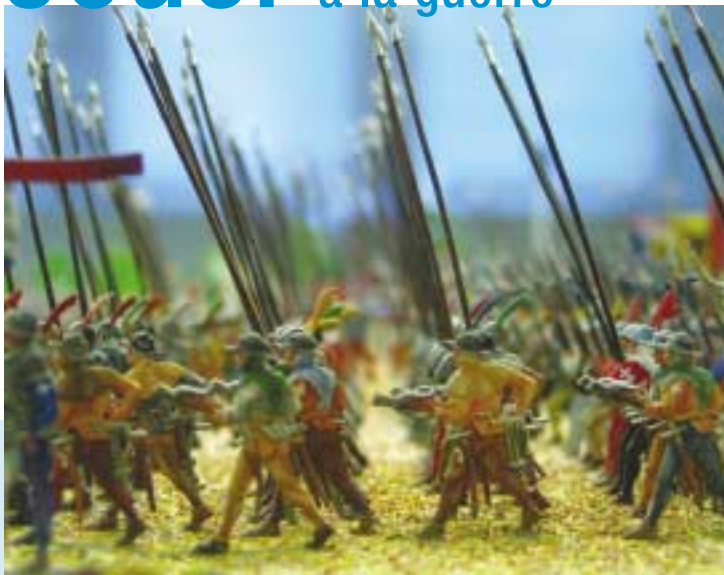


Jouer à la guerre

© DREAMSTIME



Hervé Anctil

On se croit bon citoyen, on se veut pacifiste, humaniste, équitable. On élève ses enfants du mieux que l'on peut. On voudrait leur transmettre les « vraies valeurs », comme on dit dans les chapelles, quand, tout à coup, voilà qu'un détail vient ébranler le temple de nos bons sentiments. Et si on avait tout raté ? C'est ce que j'ai cru sur le coup, quand l'événement s'est produit. Événement ? Plutôt une anecdote – les parents exagèrent toujours. Surtout qu'à cette période de ma vie, je n'étais pas encore un parent aguerri ; ma fille était toute jeune. Depuis, je suis passé par l'adolescence (pas la mienne, celle de mes enfants, la plus terrible !) et plus rien ne me surprend. Mais, revenons à l'« événement ».

C'était à la fin de l'été. J'assistais à une fête familiale ; il y avait là frères et sœurs, oncles, tantes, cousins, cousines et une horde de neveux et nièces qui avaient pris possession de la place. Pour ramener un peu d'ordre, quelqu'un suggéra aux enfants d'organiser un jeu. Les petits s'éloignèrent en silence : on devait s'attendre au pire. Quelques instants plus tard, ma fille s'approcha de moi : « Papa, je veux te demander quelque chose, mais je suis sûre que tu ne seras pas d'accord. » « Vas-y, je t'écoute », lui répondis-je hardiment. « Je voudrais jouer à la guerre avec les garçons. »

J'étais surpris. Il faut dire que c'était l'époque où l'on prenait les enfants pour des petits adultes. On avait oublié qu'ils sont capables de se créer des univers peuplés de monstres et de fantômes sans pour autant le devenir eux-mêmes. Ils peuvent fort bien redevenir des anges une fois leurs jeux terminés. Mais Harry Potter et Amos Daragon n'étaient pas encore nés, et Passe-Partout, l'émission culte pour enfants, s'était mise à laver plus blanc, à en perdre sa couleur.

« C'était l'époque où l'on prenait les enfants pour des petits adultes : on avait oublié qu'ils sont capables de se créer des univers peuplés de monstres et de fantômes sans pour autant le devenir eux-mêmes. »

Une fois le choc passé, des images me sont revenues en tête. Je me rappelai le bonheur que m'avaient apporté deux « films de guerre » délicieux : *La guerre des boutons* (Yves Robert, 1962), classique du cinéma français, et *La guerre des tuques* (André Melançon, 1984), classique du cinéma québécois. Puis, je me suis dit que jouer au soldat une seule fois ne pouvait faire de mal à ma fille. Au moins, elle était acceptée comme soldate, c'était déjà un grand progrès. Je tus mes hésitations et décidai de jouer le jeu : « Allez, petite fille, va-t-en en guerre, papa est avec toi, nous allons te préparer une armure qui te fera invincible. » « Mais non, papa, me répondit-elle, tu ne comprends rien. Je ne veux pas d'armure, je vais être la belle princesse que l'armée doit délivrer. » Cette fois, j'étais soufflé. Après mes convictions pacifistes, voilà que mes convictions féministes – celles d'un père qui rêve du plus grand avenir pour sa fille – étaient ébranlées.

Bof! J'allais régler tout ça plus tard. Je rangeai mes derniers principes au placard. Le soleil, la bonne humeur et le rosé aidant, j'aidai ma fille à se faire belle princesse et l'abandonnai aux mains de l'armée ennemie. Sans même un remords.

La « guerre » se déroula sans anicroche. Pendant un certain temps. Puis, les choses commencèrent à se gâter. Les plus vieux s'étaient mis de la partie et avaient rompu l'équilibre des forces. Des petits étaient venus s'en plaindre. D'autres, éclopés, arrivaient en pleurant pour faire « becquer bobo ». Quand les pleurs prirent le dessus sur la clameur, les adultes décidèrent d'intervenir. Ce fut alors le grand charivari. Les ados continuèrent de s'invectiver, les enfants de pleurer, des oncles et des tantes semoncèrent des enfants qui n'étaient pas les leurs, d'autres leur répliquèrent et des histoires de famille se tramèrent à ce moment précis – histoires qui allaient durer des mois, sinon des années. Je récupérai ma princesse, qui était par ailleurs fort déçue : son armée n'avait pas eu le temps de la délivrer. La vérité s'imposa alors à moi, et je me dis : « La guerre, il faudrait laisser ça aux enfants. Parce que les adultes sont vraiment trop bêtes. »